

Va vite, léger feigneur de comètes !

Cendres

Bernard J. Lherbier

CENDRES

Nouvelles



Peigneurs de comètes

© Peigneurs de comètes, 2018.

Photo 1^{ère} de couverture :

© Bernard J. Lherbier

Les textes composant le présent recueil sont issus de « Avant j'étais un ange », 2010, excepté « Pupaζζο », issu de « Des vies exemplaires », 2012.

NOUVEAU PENSIONNAIRE



(1920)

*“L’histoire, c’est la passion des fils qui voudraient
comprendre les pères”.*

Pier Paolo Pasolini

I

IL VENAIT DE REPRENDRE CONSCIENCE. Il gisait à plat ventre, sa joue droite reposant sur l’herbe humide d’un sentier ; la lune était presque pleine et un décor végétal se dessinait dans son champ de vision. Quelque chose brillait, par intermittence, loin devant, comme un œil jaune clignotant entre les hautes herbes que chahutait doucement le vent faible et frais venu avec la nuit. La lumière d’une habitation, peut-être. Cela paraissait très éloigné, à une distance décourageante. Il respirait le plus doucement possible, après avoir réveillé par une inspiration imprudente la douleur d’une ou plusieurs côtes cassées. Il n’osait pas bouger, pas encore, craignant que le moindre mouvement ravivât comme un tisonnier le feu de son corps temporairement apaisé.

Il ne pensait qu’à une chose : ce point lumineux devant lui ; c’est là qu’il devait aller, dès qu’il se sentirait capable de bouger.

Ils ne tuaient que rarement. Généralement ils portaient les coups jusqu’à l’extrême limite. Il pouvait y avoir des accidents. Des morts qu’on

n'avait pas prévues. D'autres fois, les choses étaient claires : l'ordre était de tuer.

L'intensité de la correction pouvait aussi dépendre de la résistance de la victime : le paysan était plus dur au mal que le citoyen. Leur arme favorite était le *manganello* ¹. Pour la tête, à moins d'ordres contraires, ils se servaient de leurs pieds. Si la mission était plus radicale, en revanche, quelques coups de *manganello* suffisaient à réduire un visage en bouillie.

Mais ils ne l'avaient pas tué. Il avait eu affaire à de vrais « professionnels » qui connaissaient les points les plus sensibles sur lesquels exercer l'art du sadisme, de ceux formés par des médecins affiliés qui leur avaient enseigné comment abîmer un corps sans le détruire irrémédiablement.

Combien étaient-ils ? Cinq, six ? Cela avait-il duré longtemps, il n'aurait su le dire ; il s'était presque aussitôt retrouvé au sol, sous l'effet d'un violent coup de gourdin dans les jarrets, et, instinctivement, il avait protégé son visage de ses mains tandis qu'une pluie de coups s'abattait, n'épargnant aucune partie de son corps.

Avant de sombrer, il avait pu voir, à travers un brouillard sanglant, les *squadristes* ² penchés sur lui, urinant.

¹ *Gourdin*.

Il était arrivé dans la région trois jours plus tôt. Il venait du Piémont, sa famille était originaire de la province de Coni. Dès l'adolescence, il avait travaillé dans les vignobles des collines des Langhe. Pour toute famille, il n'avait plus que sa mère qui vivait près d'Alba. Son père était mort quand il avait deux ans, chutant du toit de leur maison dont il réparait la couverture. Son frère, de quatre ans son aîné, était tombé en 17 dans le Tyrol, sur le haut-plateau d'Asiago, en combattant les Austro-hongrois. Il avait dix-huit ans, savait lire et écrire. C'était un garçon intelligent, sensible et avide de connaissance qui, dans un contexte bourgeois, aurait pu légitimement prétendre à des études supérieures.

L'année précédente, il avait fait la connaissance de quelques *braccianti*, "travailleurs sans terre" embauchés comme journaliers dans les grands domaines agricoles, les *latifundia*, pour les activités saisonnières. Les *braccianti*, très populaires au 19^{ème} siècle, étaient de véritables figures dans le paysage agricole italien ; ils imposaient le respect par leur esprit d'indépendance et leur culture nourrie d'expériences et de voyages multiples. Ils faisaient rêver les plus jeunes et suscitaient chez les plus âgés une sourde admiration teintée de regrets.

² *Squadrisimo* : mouvements paramilitaires dirigés par les chefs locaux des Faisceaux italiens de combat.

Nombre de braccianti étaient des progressistes gagnés aux thèses du socialisme et partisans des luttes sociales, et, en cette année 1920 qui voyait l'Italie basculer dans le fascisme agraire, ils tentaient de prendre de vitesse leurs adversaires en répandant dans les campagnes les idées subversives et en appelant à la grève et à l'occupation des terres. Ils avaient remporté quelques succès mais la lutte semblait inégale : les *squadri*, les funestes escadrons de briseurs de grève, terrorisaient les communes rurales rouges, avec l'appui assuré des propriétaires et de l'armée.

Andrea, un bracciante charismatique, était devenu son ami et mentor ; il lui avait fait connaître les Révolutions, française et russe, Marx, Lénine, Saint-Just, mais aussi des écrivains, des poètes. Enthousiasmé, il avait alors décidé de devenir lui-même un bracciante agricole. Au gré de ses emplois, il avait entraîné dans le sillage des siens quelques catéchumènes, mais il avait dû essuyer des insultes et se battre aussi. Avec Andrea et d'autres, il voulait maintenant descendre jusque dans la riche vallée du Pô, en Émilie et en Toscane, berceau du fascisme agraire, pour associer ses efforts de prosélyte et de combattant à ceux des camarades qui tentaient de mettre un frein au mal qui tournait à la gangrène. Partout, à la campagne comme à la ville, les squadristes harcelaient syndicalistes et socialistes, détruisant les bourses du travail, incendiant les sièges des journaux de gauche, et gagnaient à la

cause des faisceaux de combat un peu plus d'esprits troublés chaque jour. Leurs méthodes, il les connaissait : intimidation sous forme de bastonnade, ingestion d'huile de ricin, incendies... Certains de ses camarades avaient déjà payé le prix fort ; c'était une guerre, ils iraient jusqu'au bout, ils n'abdiqueraient jamais.

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans cette Émilie-Romagne baignée de brouillard, en cet été finissant de la turbulente année 1920. Ses amis, Luigi et Andrea, devaient le rejoindre quelques jours plus tard. Il s'était fait embaucher dans une exploitation latifundiaire, s'y présentant profil bas, à la limite du benêt besogneux ; pendant trois jours, il avait travaillé tête baissée, observant et jugeant ses congénères, recensant mentalement les adeptes potentiels, les velléitaires, les ennemis... Il avait pu prendre la mesure de la méfiance et de la peur qui régnaient partout.

C'est au soir du troisième jour passé au latifundium qu'il constata qu'on avait fouillé dans ses affaires. Certes, il n'y avait aucun désordre apparent, son carnet était toujours entre les deux chemises où il l'avait glissé, mais une empreinte digitale grasseuse sur l'une des pages ne laissait pas de place au doute : quelqu'un avait ouvert et feuilleté le document. Quelqu'un qui, à supposer qu'il sût lire, avait pu y voir les noms de Marx, Lénine ou

Engels, sous leurs pensées respectives. Des pensées qu'il ne comprenait pas toujours à première lecture, mais qu'Andrea, esprit supérieur rompu à l'art de la dialectique, avait traduites en un langage plus à sa portée.

Peut-être cette « fouille » n'était-elle que l'œuvre d'une personne en quête d'une chose à voler ? C'était peu probable. Il s'en voulait : quel imbécile, quelle erreur grossière d'avoir emporté ces textes avec lui ! La peur l'avait alors envahi. Une vraie peur, autre chose que celle, latente, qui était le lot quotidien des gens qui comme lui vivaient dangereusement. Se sentant grillé – et pour ces choses-là, il avait à présent une sorte de sixième sens propre aux gens de son espèce – il avait alors décidé de quitter les lieux sans plus tarder.

Il n'avait pas fait trois pas hors du latifundium que les cinq squadristes lui étaient tombés sur le râble. Ils avaient dû rouler une bonne demi-heure dans la poussive et bruyante camionnette (une camionnette qu'il se souvenait d'avoir vue dans la cour de la ferme. Cela ne l'avait pas surpris, la plupart des propriétaires étaient acquis à la cause du Duce). Jusqu'à ce petit bois où ils l'avaient roué de coups de manganello, pour l'y abandonner, entre la vie et la mort, après s'être soulagé sur son corps meurtri en ricanant :

« *Che una grande serata, ragazzi !* » (« Quelle belle soirée, les gars ! »)

Il avait tenté de faire le décompte des dégâts : une côte cassée, cela ne faisait pas de doute, peut-être deux, de multiples contusions, du sang plein la bouche, dents cassées, le nez semblait n'avoir pas souffert, non, il n'était pas défiguré, c'était déjà beaucoup ; il avait tâté son cuir chevelu, pas de plaies, il s'en félicitait, comme il se félicitait de ne sentir aucune douleur au ventre et au bas-ventre ; l'inquiétait en revanche l'état de son genou gauche, parcouru de douleurs lancinantes et qui semblait avoir énormément enflé sous le pantalon, heureusement ample. Au sol, durant la bastonnade, il s'était recroquevillé en chien de fusil, et c'est toute la partie gauche de son corps qui avait encaissé. Dans la clairière, à portée de main, il avait trouvé une branche morte qui s'était avérée suffisamment solide pour faire office de canne de fortune. Avec mille précautions, et autant de gémissements, il était parvenu à se redresser. Il y avait cette lumière dans la nuit, loin devant : il en avait fait son point de mire, son étoile du berger. Cette lumière n'était en rien la garantie d'un secours ; peut-être même était-ce celle d'un nid de fascistes. Mais quoi d'autre ? Rester là à crever à petit feu sur ce chemin ? Il fallait qu'il aille là-bas, qu'il s'y traîne, pour rien peut-être, et cela semblait si loin, y arriverait-il jamais ? Mais au moins, il aurait essayé... Et d'ailleurs, que pouvait-il lui arriver de pire que ce qu'il venait de vivre ?

Il n'eut qu'une trentaine de mètres à effectuer pour sortir du bosquet et se retrouver au bord d'un chemin carrossable. Celui qu'avait dû emprunter la camionnette. De l'autre côté de cette voie, une piste de terre adjacente semblait filer, rectiligne, dans la nuit, en direction du point lumineux dont il espérait tant. On sortait du bois pour une végétation d'herbes hautes et de buissons ; on y voyait plus clair et la piste paraissait plane. Il poussa un soupir de soulagement : les conditions auraient pu être bien pires.

Il se mit en marche avec une extrême prudence, toute son attention se concentrant sur sa jambe gauche, qu'il s'efforçait de soustraire le plus possible à l'effort de la progression, pour épargner son genou. Il n'avait en outre qu'une confiance très relative en la solidité de son bâton. Il avait fini par s'habituer au goût du sang dans sa bouche et ne le recrachait plus, économisant sa salive. Il avançait doucement, se fixant un minimum de pas avant de s'accorder une pause de quelques secondes. Cette exigence en forme d'autosuggestion s'avérait une bonne méthode : « Cinq pas et tu t'arrêtes ». « Un... deux... trois... ». « Non, j'ai dit cinq, avance... ». « Quatre... »

Il marchait ainsi depuis une vingtaine de minutes lorsque soudain la lumière disparut. Incrédule, il regarda autour de lui, ne comprenant pas, au bord de l'affolement. Ce point lumineux n'avait-il

jamais existé ? Était-ce un délire ? Un mirage ? Était-il sorti de la piste sans s'en rendre compte ?

Il mit un moment à comprendre, tandis qu'il fouillait l'obscurité les yeux plissés, que le chemin devait descendre en pente douce, presque imperceptible, qu'il n'était pas vraiment plan comme il l'avait supposé, et, à présent, il se trouvait dans une sorte de cuvette dont le fond s'étendait sur quelques dizaines de mètres avant que la piste ne reprît un cours ascendant. Découragé, il s'assit. Trop vivement, comme le lui rappela son genou. Il n'y arriverait jamais ! Voilà qu'il fallait grimper à présent ! C'était foutu. Il allait crever là, comme un chien. Il pouvait se passer des jours avant qu'on ne le trouve. L'état de la piste semblait indiquer qu'elle n'était pas entièrement à l'abandon, mais à quoi pouvait-elle servir, peut-être n'était-ce qu'un chemin de promenade fréquenté le dimanche par un couple d'amoureux, de loin en loin... Foutu ! Il allait crever de faim, de soif, dans la souffrance de ses blessures restées sans soins.

Il se releva pourtant. Une demi-heure avait passé ou plus. Tout son corps gémissait, tout son corps renâclait, le suppliait de le laisser là, immobile, mais il ne l'écouta pas, et se releva.

La piste montait en effet, mais très doucement, aussi imperceptiblement qu'elle avait descendu. Et la lumière réapparut ! Plus proche, plus intense. Le paysage de bosquets et de buissons s'évanouissait pour faire place à une vaste prairie baignée de lune,

coupée en son milieu par un chemin à l'aspect rassurant qui s'emmanchait sur la piste au bout de laquelle il se tenait figé comme un homme devant une révélation. La lumière, il pouvait le constater à présent avec certitude, émanait bien d'une habitation, à quelque cent mètres de là, une ferme sans doute, de petite taille, dont il voyait les contours se dessiner.

Comme cela était encore loin cependant ! Il avait fourni de tels efforts. Une violente nausée le saisit. Il avait mal à la tête. Cela prenait un tour tel qu'il en vint à se demander avec angoisse s'il n'avait pas pris un sale coup sur le crâne dont il ressentait les répercussions à retardement, comme cela arrive parfois. Il porta de nouveau la main à son cuir chevelu. Le simple fait de lever son bras pour faire ce geste souleva la vague sournoise d'un malaise. « Non, Seigneur, pas maintenant, je ne vais pas m'évanouir maintenant. » Il se mit à transpirer, à frissonner. Il n'allait pas y couper. Il se sentait partir.

C'est alors qu'apparut, tout au bout du chemin, finement découpée comme à l'encre de Chine sous le pinceau de la lune, la silhouette frêle d'une femme. À sa droite, on pouvait distinguer ce qui devait être un chien, de haute taille. Et tout autour de ces deux personnages, il voyait maintenant d'autres silhouettes, toutes petites. Des chats, se dit-il. Oui, des chats, une flopée de chats. Et tout ce petit monde s'approchait de lui, mais il était incapable de parler, d'appeler, il n'en avait plus la

force. « Résiste, résiste. Ces chats, tous ces chats. Combien y en a-t-il ? Compte-les, compte les chats. Comme tu comptais les pas, compte les chats, compte, pour ne pas sombrer, compte ». Et il se mit à compter : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7...

II

C'est Bambina, la chienne, qui l'a senti. Je ne l'aurais jamais vu. Il était allongé, sans connaissance, juste là où le chemin rétrécit, à l'entrée *d'il sentiero dell'amore* (le chemin de l'amour). Oui, on l'appelle comme ça parce que c'était un coin de promenade entre amoureux. Dans le temps. Dans ma jeunesse. Pour dire la vérité, il n'y a que moi qui l'appelle comme ça. On y allait le dimanche avec mon homme, avant le mariage. Oh, c'est un chemin comme les autres, c'était le nôtre, c'est tout. Le gosse était là, allongé de tout son long. La figure barbouillée de sang. Pas beau à voir. J'ai dit à Bambina de rester près de lui et je suis allé chercher une cruche d'eau. Vu son état, il risquait pas de s'échapper. Quelques chats sont restés avec la chienne, les autres m'ont accompagnée jusqu'au puits.

Il a mis un moment à revenir et je commençais à avoir peur. Avant de boire, il a rincé sa bouche, pleine de sang. Avec mon mouchoir j'ai essuyé son visage.

Il n'était pas vraiment abîmé, la joue enflée et une entaille au coin de la bouche, c'est tout ; le nez intact, une chance, un joli nez tout fin comme celui d'une *ragazza*. Il a mis un doigt dans sa bouche :

— Il m'en manque une... une grosse, au fond.

Puis il a ajouté :

— Où elle est passée ? Je me souviens pas de l'avoir recrachée.

— Tu as dû l'avaler. Où as-tu mal ?

— Les côtes... Et le genou... le gauche.

Je l'ai aidé à se redresser et on a marché jusqu'à la maison. Je suis forte et il n'est pas bien lourd, je n'ai pas eu trop de mal à le soutenir ; on y est arrivé sans trop de peine.

Le genou n'est pas cassé. Gros hématome. Les côtes en revanche : je lui ai fait un bandage, large et bien serré. Pas grand-chose d'autre à faire. J'ai désinfecté la plaie au coin de sa bouche et j'ai passé du baume sur ses coups, un peu partout. Quand je lui ai enlevé son pantalon, il a eu des pudeurs de donzelle, ça m'a amusée. Il a bu encore un peu, mais il n'a pas voulu manger, à cause de la douleur dans sa bouche, et puis il sentait que ça ne passerait pas, dans ces cas-là il ne faut pas insister. Il avait surtout besoin de dormir.

Je l'ai regardé un moment. Un gosse. Il n'a même pas vingt ans. Joli garçon. Si j'avais eu un fils, j'aurais aimé qu'il ressemble à celui-là.

Inévitablement j'ai pensé à Vittorio. Un enfant, il en voulait un autant que moi. Et puis il a attrapé cette saleté, ce virus, je me souviens bien du nom de sa maladie : *orchite*, une inflammation des testicules ; le docteur nous a dit que ça n'était pas très grave, ça se soignait facilement, il y avait juste un risque de stérilité quand les deux testicules étaient touchés ; c'était le cas pour Vittorio. Quand je lui ai demandé comment Vittorio avait attrapé ça, *il medico* ne m'a pas vraiment répondu : « On ne peut pas savoir. Tu sais, les virus, personne n'est à l'abri ». Plus tard, des bruits ont couru au village comme quoi ce genre de virus les hommes les attrapaient auprès des filles des bordels, en général. De toute façon, je m'en fichais pas mal de savoir où il l'avait attrapé son virus Vittorio, cette histoire de stérilité l'a rendu tellement malheureux, c'est tout ce qui comptait pour moi, le malheur de l'homme que j'aimais, et je me fichais qu'il ait pu ou non, parce que personne n'en savait rien, donner quelques coups de canifs dans le contrat, comme ils disent. Tout est devenu lourd à partir de là.

Et puis la guerre est arrivée et j'ai tout de suite senti que Vittorio aller s'y jeter, que pour lui, contrairement aux autres, c'était une « libération », une nouvelle vie, plus terrible mais moins lourde que la nôtre ; j'ai senti qu'il en avait *envie* de cette guerre, envie de s'en aller loin de « nous », et pourtant je suis sûre qu'il m'aimait comme au premier jour et moi aussi je l'aimais comme au

premier jour. L'armée en a voulu de Vittorio. Le sperme, elle s'en fiche l'armée, c'est le sang qui l'intéresse et Vittorio il était prêt à donner le sien. Il a intégré les *Bersaglieri*, le corps d'élite de l'infanterie italienne.

Quand on m'a annoncé en novembre 17 qu'il était mort dans la bataille de Caporetto où tant des nôtres ont péri, c'est terrible de dire ça, mais j'ai presque été soulagée, je pense qu'il n'aurait pas supporté de revenir à la maison.

La solitude ? Il y a tellement longtemps. On se fait à tout. Et puis il y a Bambina. Et les chats. Combien ? Ah, bonne question. Laissez-moi réfléchir. Je dirais 17. Ou 18. Oui, 18. Là, vous n'en voyez qu'une petite partie. Celui-là, c'est *Poco* (le petit), et là : *il Capo* (le chef), et voici *Strega* (la sorcière), *Dio* (Dieu) et *Piu Bella* (la plus belle), *Cerbiatto* (le fauve), *Il Capriccioso* (le lunatique)...

Le gosse est comme eux, un chat blessé ; si vous saviez dans quel état certains me sont arrivés...

Il a le sommeil agité, il gémit beaucoup. Il n'en a sûrement pas fini de gémir. Ces ordures lui ont donné de quoi nourrir des cauchemars pour une vie entière...

C'est mon nouveau pensionnaire, en définitive. Il ne va pas rester longtemps, je le sais bien. C'est un chat sauvage. En attendant, il est là, dans mon lit, et il dort. Il m'a dit qu'il venait du Piémont. Je n'y suis jamais allé. Il y a de bons vins par là aussi.

Demain je vais lui faire une *panna cotta*, c'est un dessert de son pays, je dois avoir une gousse de vanille par-là, pour le coulis de fraises, par contre, on s'en passera. On n'a pas besoin de dents pour la *panna cotta*. Et puis j'ouvrirai une bouteille *d'Asti Spumante*, c'est l'occasion ou jamais, c'est pas avec Bambina et les petits que je vais trinquer.

Nouveau pensionnaire. Il n'était pas prévu celui-là. J'avais bien dit que je n'en voulais plus. Il ne me reste plus qu'à lui trouver un nom...